

Identités et métissages narratifs

par Jean-Pierre Faye

L'anthropologie philosophique et la dialectique qui la soutient depuis Kant et Hegel se sont retournées bien souvent vers l'immense corpus qui porte, depuis les temps d'Alexandrie, le nom grec de Biblia – par la décision des traducteurs de l'hébreu en grec qui furent désignés à l'époque royale des Ptolémées par le Sanhédrin de la ville. Ainsi cet immense corpus d'écriture est devenu le Livre – au féminin.

Auparavant, dans sa propre langue hébraïque, il est le triptyque composé des trois mots : Loi, Prophètes, Écrits sapientiaux : Torah, Neviim, Ketouvim – ainsi le Tanakh.

Dans le triptyque de ces mots, le commencement le plus fort est celui qui s'inaugure du récit concernant le berger du mont Horeb nommé Moïse : là vient se peindre ce qui trouve son récit dans l'Exode 3,14, et s'ouvre par une narration sans pareille, celle du buisson qui brûle. Or celle-ci se prononce au futur dans le récit biblique de la langue hébraïque. Nous pouvons suivre aujourd'hui au plus près la narration des signes. Elle nous dit comment le présent du « Je suis » s'écrirait par les lettres hé vav hé presque égales à celles : yod hé vav hé qui désignent le Tétragramme du nom divin Yhwh, prononcé Yahweh. Mais puisque le hové du « Je suis » approche excessivement du nom divin, il lui faut se porter plus loin, vers le futur – et se changer en éhyeh, et nous lirons :

ehyeh asher ehyeh

(hé-yod-hé-aleph rech-chin-aleph hé-yod-hé-aleph)

je serai qui je serai

Mais plus tard, quand la langue grecque vient prendre le relais de l'hébreu, comme Biblia, à Alexandrie, – la splendeur déconcertante de ce double futur des termes hébreux va se traduire par un simple participe présent masculin :

Εγὼ εἰμι ὄν

Je suis l'étant

Ainsi l'énigme hébraïque de l'avenir dédoublé n'a pas pu passer dans la langue grecque de la Septante : le mouvement sans limite du temps, par le double futur, s'est condensé en un participe présent masculin qui vient, de façon surprenante, prolonger la tradition du Poème présocratique de Parménide intitulé précisément « L'étant ».

Et c'est bien « l'étant – mais décliné cette fois au neutre – » apparu huit fois dans le Poème philosophique de Parménide, dont une fois (la huitième fois) avec l'article défini : le, to :

οὐκ ἀτέλειτον το εὐν Qemis einôi

(οὐκ ateleuton το εὐν Thémis einai)

que non infini l'étant Thémis être

que sur l'ordre de Thémis l'étant ne soit pas infini.

Ici est apparue solennellement la Déesse, Thémis, la Justice, qui survient également sous divers autres noms : Dikè, Moïra, Phaos, Alètheiè (Vérité), Daimôn, Pur (le Feu) ou simplement Théa, Déesse...

Ainsi a lieu, dans les Livres de la Septante, les Biblia, une rencontre inaperçue entre la divinité plurielle hellénique du poème présocratique, porteuse de « l'étant », et le pur divin hébraïque du Tanakh, s'énonçant de façon brève par le terme unique du verbe être au futur : « je serai ».

Dans la pensée hellénique initiale, nous venons de voir surgir ainsi « l'étant non infini » chez Parménide, au Fragment 8, vers 33 : le to eon, to éon : ce participe présent au neutre, sous sa forme dialectale ionienne par ce Ionien d'Italie qu'est Parménide. Il va resurgir dans la pensée athénienne chez Aristote, comme le to on, to on, en langue grecque attique.

Mais voici donc la Septante – Les Livres, ta Biblia – qui va ouvrir le chemin à une forme nouvelle : le participe présent au masculin, qui semble mieux préparé à la voix fort masculine qui s'adresse au berger de l'Horeb, Moïse. Voici survenir une belle traduction qui engagera, cette fois vers l'infini dans la résonance de la voix, la réapparition de « l'étant », ce terme commun aux premiers penseurs grecs, Anaximandre, Héraclite et, surtout, Parménide : to eon.

Le mouvement toujours futur – et toujours narratif – de l'énoncé divin hébraïque est en voie de devenir ainsi une « métaphysique » hellénique : le to ov de Parménide, le to on aristotélicien, le o ων de la Septante. À partir de ce génitif, οντος, ontos, nous verrons poindre à l'horizon une ontologie, qui naîtra seulement au temps de Descartes, sur les bords du Rhin avec Clauberg et, avant lui, Goclenius... Mais ce mouvement de pensée avait déjà fleuri longtemps auparavant, à travers la philosophie arabe du Xe au XIIIe siècle, pour jaillir sous le nom de metaphysica dans l'Occident latin : par ce terme surgi une fois en grec avec Nikolaos de Damas, le philosophe du roi Hérode le Grand, comme une simple notation d'éditeur : « écrits d'après le physique », soudain transcrite dans une formulation arabe qui sera commune à Averroès et Maïmonide.

En traversant cette transcription arabe qui filtre en tout premier lieu au travers de l'Épître-essai d'Alfarabi, la Risâla, au Xe siècle, elle va s'affirmer chez Averroès et, aux mêmes temps, dans la Lettre à Josef Ibn Yehouda chez Maïmonide, cette épître-prologue mise en tête du Guide des Perplexes. Là survient dans la langue arabe de Maïmonide le terme d'Alfarabi et d'Averroès, modelé comme une sculpture sur le mot grec metaphysika, ce « par-delà-les-natures » – « physica » – qui ne surgira qu'une seule fois en langue hellène, autour de l'an 1 avec Nikolaos, et plus tard une seule fois dans l'introuvable Lexikon d'Hésychios. Mais qui va s'aventurer dans un long voyage à partir de la transcription arabe.

Là s'inscrit la périphrase soigneusement sculptée depuis Alfarabi sur le modèle du grec : Mâ ba'd al-tab'ah, « Par-delà-la-nature », dans la langue arabe. Or en arabe, elle va entrer ainsi dans ce Prologue de Maïmonide où le terme désigne, par ce même mot, le récit du char céleste d'Ézéchiël, chargé des quatre visages, homme, lion, taureau, aigle : le « Ma'assé mercabâ », le Récit du Char, « c'est la science métaphysique », la Mâ ba'd al-tab'ah, nous dit la Lettre de Maïmonide à Ibn-Yéhouda.

Le regard anthropologique est enveloppé ainsi par une transformation narrative qui change ce regard même. Kant lui-même pourrait percevoir que la perception du « je pense » n'est plus la même selon qu'elle vienne dire :

Ehyeh asher Ehyeh

Je serai qui Je serai

ou

Eγω eimi ο ων

Je suis l'étant

Même si le récit de Moïse est le même dans le Tanakh hébraïque et dans les Biblia de la Septante juive en langue grecque. Dans ce deux fois « même », pourtant quelque chose change. Malgré l'insistance, chaque fois, à dire une identité divine qui va échapper au récit. C'est cette fermeté « métaphysique » qui tient debout, pour ainsi dire, le mouvement infini de la narration divine dans son paradoxe, prononcé au bord de l'insoutenable.